

Le retour de la terre

Alfonso Cuarón, *Gravity*, États-Unis, 2013, 91 min.

Serge Cardinal

Numéro 305, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72438ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cardinal, S. (2014). Compte rendu de [Le retour de la terre / Alfonso Cuarón, *Gravity*, États-Unis, 2013, 91 min.] *Liberté*, (305), 62–63.

Le retour de la terre

Gravity, combat entre la représentation et le virtuel.

SERGE CARDINAL

LA GRANDEUR de *Gravity* se mesure à ceci que jamais ce film ne pourra entrer dans votre salon. Car tout et n'importe quoi entre dans votre salon, des tonnes de débris, n'est-ce pas ! par les oreilles et du bout des doigts, jusque dans les yeux, la bouche et dans le cul : des ragots, des infos, du porno. Les astronautes Sandra Bullock et George Clooney mettent le peu de corps qui leur reste à nous arracher à cet espace d'indifférence et d'instrumentalisation pour nous approcher le plus possible du monde. Comment ! Vous n'avez pas vu *Gravity* ? Ah, je devine, vous étiez occupé à facebooker avec le dernier écrivain à la mode, qui expose son petit saucisson partout « sur la planète » ; vous étiez occupé à twitter avec la nouvelle vedette des universités sur les mérites du droit de cuissage. « *Grief too will make us idealists.* » Tant pis pour vous, je vous plains ; mais tant mieux pour moi : ça faisait deux vaches en moins à brouter du maïs narcissique pour mieux boucher le silence des premières mesures de la meilleure comédie musicale depuis 2001, *l'odyssée de l'espace*. Compris ? « *Houston in the blind ? Do you copy ?* »

On vous dira que *Gravity* n'est à proprement parler qu'un film d'action gonflé au 3D et au Dolby Atmos. Alors qu'une équipe d'astronautes de la NASA s'affaire à réparer le télescope Hubble, les Russes détruisent par erreur l'un de leurs satellites de télécommunication, déclenchant du coup une chaîne d'impacts qui va lancer des tonnes de débris sur l'orbite des mécaniciens Bullock et Clooney, tuant leurs collègues, détruisant leur navette, les laissant à la dérive dans l'espace, avec pour seul espoir de retour sur la terre celui de gagner un Spoutnik accroché à l'une des stations spatiales encore intacte. « *Half North America just lost their Facebook.* » Mais j'en conviens, j'ai peut-être échappé, moi, la part la plus importante du film. Je vous vois grimacer, en avançant et en resserrant les lèvres ; je vous dois bien une interprétation symbolique. Au second degré, *Gravity* n'est qu'un autre de ces mélodrames cosmiques dont les Américains ont le secret de fabrication : la catastrophe symbolise la pulsion de mort d'une Bullock qui n'arrive pas à faire le deuil de son enfant et qui désire secrètement la fin des temps ; dans son sarrau blanc de cosmonaute, Clooney a les allures d'un Freud dans l'apesanteur d'une analyse interminable ; et une fois dit que

le Spoutnik dans lequel Bullock vient se réfugier ressemble à un utérus, son retour sur terre prend les apparences du parcours spirituel d'un *reborn christian*. Si *Gravity* n'était que cela, film d'action ou mélodrame cosmique, il entrerait parfaitement dans votre salon. Mais comme tous les événements, dans la vie comme au cinéma, il est moins que cela encore ; il n'est pas à prendre au sens propre (ce n'est pas un documentaire sur la NASA) ni au sens figuré (ce n'est pas une transposition à l'échelle cosmique d'une idylle amoureuse en milieu de travail). C'est un film littéral, qui montre que l'espace est maintenant sur terre. C'est littéralement que nous vivons et travaillons en apesanteur. Et qui d'autre que

ALFONSO CUARÓN

Gravity

États-Unis, 2013, 91 min.

George Clooney pour figurer le littéral !

On peut jouer sur les mots et laisser croire que George Clooney n'est qu'une vedette ou un acteur à la mode, « *devas-tatingly good-looking* », qui aurait tous les droits de cuissage. Mais il n'en est rien. C'est une véritable star, la dernière peut-être ; c'est un astre, c'est-à-dire : un vrai corps, mais strictement de lumière, donc un rêve et une vision, qui nous guident hors du désastre, qui nous montrent l'éthos à adopter pour revenir sur la terre et se projeter dans le monde. On dit que sa beauté n'est pas de celle qui ramène une femme sur terre. Peut-être. Mais son charme, lui, possède un pouvoir d'attraction qui nous redonne le monde. « *You just point the damn thing at Earth!* » Clooney nous attire, nous guide et nous fait tous débarquer sains et saufs sur les côtes de l'ordinaire. C'est toute l'aventure de Bullock qui présente littéralement ce parcours, qui consiste à s'arracher à l'orbite d'un outre-monde de calcul et de programmation, à retrouver l'usage de ses mains, ses capacités de lecture, un sens de l'invention pratique, une sensibilité pour les morts, son passé, son avenir (une sensibilité pour le hors-champ sur lequel ouvre immédiatement notre présent) : bref, il s'agit de retrouver une partie de ce qui donne à l'ordinaire son poids de réalité. Les plus féministes d'entre vous trouveront sans doute matière à désespoir dans le fait qu'une star masculine soit le meilleur moyen pour une femme de retourner à l'ordinaire. Mais à quoi peut bien ressembler un ordinaire qu'il faut retrouver ? Cet ordinaire, c'est une parole qui poursuit le bonheur de l'autre : des anecdotes comiques, que Clooney se plaît à répéter jusqu'à plus soif, et que Bullock reprend

comme des moyens de se redonner du courage ou d'ouvrir le possible. Cet ordinaire, il tient dans la délicatesse d'une main donnée, tendue, lâchée, reprise, par laquelle les vivants et les morts gagnent une existence propre, par laquelle les outils et les machines perdent leur pouvoir sur nous. Cet ordinaire, c'est la capacité naturelle d'habiter des espaces (même les plus hostiles : un costume d'astronaute, un écran de cinéma, le vide en 3D) et de rythmer le temps (celui qu'on perd, celui qu'on accorde, celui qu'on quitte). C'est un ordinaire qu'on découvre comme un monde qu'on avait perdu dans une cour d'école, qu'on découvre par conséquent sous les traits rêvés d'une origine, paysage adamique ou littoral de la Virginie. « *And what a future it opens! I am ready to die out of space, and be born again into this new yet unapproachable America I have found on Earth.* »

D'où Clooney tire-t-il cette puissance? *Gravity* donne la réponse à cette question. Si son charme peut nous redonner le désir de la terre et du monde, c'est qu'il nous montre d'abord le plus naturellement qui soit l'un des aspects les plus cruels de nos vies pratiques, politiques, artistiques : il montre combien nous nous efforçons de confondre aujourd'hui désinvolture et confiance en soi. Mais il nous montre aussi, et avec la même aisance, la différence qui les sépare, et il nous met ainsi au défi d'affronter l'opprobre social du ridicule qui bloque le passage entre désinvolture et confiance. Clooney n'est-il pas le cliché même du désinvolté, du type détendu jusqu'au désengagement, ou de l'engagé dans le monde comme un drone dans une bataille ou un aventurier dans un simulateur! Ce pour quoi il sert de modèle plastique aux écrivains, cinéastes, producteurs et éditeurs d'avant-garde en *shooting* photo pour *La Presse* du samedi. Mais quand, de retour d'une dérive record de treize heures et onze minutes dans l'espace, il rejoint Bullock dans le tombeau d'une capsule, l'arrache au suicide et la convainc de revenir à la terre, le spectateur doit faire beaucoup d'efforts pour ne pas voir que les mêmes postures, les mêmes gestes, les mêmes modulations de la voix courent maintenant le risque d'une confiance en soi, dans les autres, dans la vie. Combien alors paraissent naïves aux oreilles absolues ses paroles, qui transcrivent dans une langue hollywoodienne les appels les plus forts des Emerson, Thoreau, Withman. Hey! Pas meilleurs bouchons que le pop corn! N'hésitez surtout pas! Et laissez-moi admirer cette noble vulnérabilité du navigateur grâce à laquelle il peut dire avec confiance : « *You gotta plant both feet on the ground and start living life!* »

C'est ainsi que Clooney, tandis qu'il continue de servir de modèle commercial aux attachés culturels, fait en même temps pleurer d'espoir des endeuillés comme Sandra Bullock et moi. Combien sommes-nous aujourd'hui à chercher désespérément le ton, le geste, la posture qui nous insuffleront immédiatement la confiance nécessaire pour parler au téléphone sans avoir la sale impression de reproduire un spot publicitaire. Combien d'entre nous, à un moment ou à un autre, ne savent plus trouver dans la tradition ou la mutation de leur métier la confiance de l'exercer, et cherchent à échapper à sa catastrophe en flottant sur les derniers degrés de la désinvolture (pages glacées quatre couleurs pour lancer de nouveaux projets de résistance; révolutions artistiques devenues marques de commerce pour des cinéastes spécialisés dans l'import-export; topos radiophoniques pour toute recherche doctorale; etc.). « *I get it, it's nice up here. You can just shut down all the systems, turn out the lights, and just close your eyes and tune out everybody.* » Clooney, c'est tantôt cette désinvolture qu'on se plaît à reproduire (un astronaute qui s'amuse à flotter dans le vide tridimensionné de l'image); tantôt cette confiance en soi, dans les autres et dans la vie, qu'on ne croit plus possible et qui nous paraît au mieux naïve (« *Well, there's always something we can do.* »).

Mais, je le répète, Clooney est surtout celui qui nous permet de passer de la désinvolture à la confiance. En cela, il est un acteur politique – et c'est pourquoi aussi *Gravity* est une grande comédie musicale. Il reprend le romantisme politique là où Ralph Waldo Emerson et Stanley Cavell l'ont laissé : si le nouveau monde est inapprochable, c'est qu'on

y est déjà, mais qu'on n'arrive pas à en faire l'expérience, à le connaître, à le dire. « *I listen to the radio. Anything. I just drive. I just drive* » : à l'instar de Sandra Bullock, on reste pris dans un espace idéal. Mais, au jour d'aujourd'hui, il n'y a plus de raisons de ne pas faire l'expérience de ce nouveau monde. Le cinéma a effacé ces raisons; il nous a montré plusieurs fois comment le rejoindre, il a constitué une provision d'expériences qui devraient nous permettre de le retrouver au quotidien, comme il est, comme il se présente, souvent de manière décevante. Il nous manque encore la confiance; contrairement à Bullock, on ne croit pas encore assez en l'existence de George Clooney, nous ne sommes pas prêts à répondre à son invitation : « *It's time to go home.* » Vous trouvez que j'exagère? que je suis trop pieux? Gardez-vous une petite gêne. « *Let us treat the men and the women well : treat them as if they were real : perhaps they are.* » **L**

EN MILLE MOTS



Les garçons et Guillaume, à table!,
film de Guillaume Gallienne.